

Paris de la Banlieue, le 2 septembre 1944

Mes chers,

Nous vivons donc en septembre, au début de la sixième année de ce cauchemar, qui semble heureusement ne plus devoir être de si long a se dissiper. Déjà pour vous, j'espère tant des progrès les progrès de cette sorte de vie par la famine dont Paris souffre depuis si longtemps. Mais je sais que ce n'est rien devant l'immense soulagement moral de penser à la fin de l'infamie époque que nous vivons encore. Et les perspectives d'avenir, en ce qui incertaines, n'en sont pas moins lumineuses. Moi-même, je suis heureux doublement, et par mon compte personnel, et par la joie de tant d'autres qui en sont heureux. Pourtant, à cette atmosphère radieuse, il faut que j'apporte un nuage : il m'est arrivé ces derniers temps une aventure fâcheuse qui va retarder peut-être longtemps le plaisir de nous voir.

Voici l'histoire en gros (vous aurez des détails ensuite).

Vers le 11 août, un jeune homme allemand, qui avait déserté, cherchait asile dans les parages de la ferme où j'avais été mon domicile principal, depuis un mois à peu près. C'est moi qui le rencontrai d'abord, et, après une longue conversation, compris que c'était un bon type qui il serait inhumain de laisser reprendre et fouiller par les autorités militaires allemandes. Aussi je le retins moi-même et demandais au fermier, Joseph Jergand, de lui verser le nourrir à mes frais, pendant le temps (que nous supposions court) où les Américains ne seraient pas encore venus. Le gars se sentait en danger malgré tout, je lui donnai même un vieux revolver que j'avais trouvé dans la cave de ma maison en voulant y enterrer mon poste de radio. Tout se passa bien quelques jours, et j'eus même le plaisir de faire de bonnes parties d'échec avec mon Fritz, en plus de Gerhardt, comme il se prénomme.

Par malheur, les Américains ne venant pas, Gerhardt s'ennuyait et se mettait à circuler autour de la ferme. Si bien qu'il fut pris par une patrouille, avec son revolver en poche, et qu'il fut arrêté, ainsi que moi après tous les adultes de la ferme (Mme et M. Jergand, et un aide Jean Mercy que j'avais d'ailleurs connu à la Banlieue, alors que, moi-même j'étais professeur de sciences pour passer un concours normal). Nous fûmes donc, Gerhardt et moi d'abord en voiture à cheval, puis les autres en camion, conduits dans un camp entre St Nazaire et Montail, pour y être interrogés. Mme Jergand fut relâchée, mais au bout de 8 jours, le 25 août

Gerhardt, Tergand et moi, nous passâmes devant un conseil de guerre, siégeant au camp de la marine Encha (entre S^t Nazaire et La Baule). Comme je n'avais jamais voulu accepter mes responsabilités, et encore moins les rejeter sur le pauvre fermier, c'est évidemment moi qui fus condamné au maximum; et, tandis que Tergand s'en tirait avec deux de prison, je fus condamné comme Gerhardt. Il me restait encore une chance: le jugement devait être confirmé par le Commandant de S^t Nazaire; de sorte qu'au lieu d'être fusillé tout de suite, je fus conduit, à côté du tribunal, dans un pavillon où j'ai attendu jusqu'à ce matin des nouvelles de mon sort que j'avais formulé.

Voilà donc en résumé les événements, assez liés à certains points de vue, qui vont, j'en suis sûr, vous faire tout de peine. Comme disait Heine:

Das ist das Los, das Henochens los

Was schön sind gross, das nimmt ein schlechtes Ende!

Maintenant, mes chers, ne croyez pas que j'en suis très affligé. Ah, par ça, par exemple, il en faut davantage pour me faire perdre ma bonne humeur, et en dix ans sans nous ont été très agréables pour moi.

D'abord, il y a la joie d'avoir fait mon devoir - en, à qui voir la même chose, ce que je considérais comme mon devoir - envers et contre tous. Comme je l'ai expliqué aux juges, si le hasard met à côté de moi quelqu'un qui se rive, je ne me demande pas, en me jetant à l'eau, depuis combien de temps j'ai jeûné.

Ensuite, il y a l'immense plaisir d'avoir pu, jus qu'au bout, faire du bien autour de moi - Passons sur Gerhardt - Ma connaissance de l'allemand m'a maintes fois permis d'être utile au 1^{er} camp - J'ai également pu, or, c'est le principal, obtenir à peu près justice en ce qui concerne ceux qui n'avaient rien à voir dans l'affaire, Mercy et Tergand - Sans parler du bien que j'ai pu faire en montrant un peu de plus aux Allemands que les Français ont le sens de l'honneur. Et mille détails qui me font penser aux vers de Kipling, traduits par moi-même pour compléter Maurras, à la fin de son célèbre poème "Si..."

Si tu peux, lorsque vient l'instant dises fier,
De tout ce qu'il comptent, tirer partant la somme,
Alors à toi, mon fils, est la Terre entière, et,
Bien plus, tu es un Homme!

Et puis, il faut que je l'avoue aussi, je suis heureux et fier du succès d'estime que j'ai remporté pendant mon jugement. Quand le président m'a demandé jusqu'à j'avais accueilli Guhard, et si je n'avais pas qu'il était interdit, et que j'ai répondu : « Pour un Français, c'est une question d'honneur d'aider celui qui demande de l'aide, et d'honneur est d'autant plus grand que l'on risqué davantage » — quand, après le requêteur qui demandait la mort pour Tergand et moi, et la plaidoirie qui nous confondait aussi, on m'a demandé si j'avais quelque chose à ajouter, et que j'ai dit : « Je prie bien que, disant dès le début conserver l'entière responsabilité de mon acte, je n'ai jamais dit à la femme (ni l'on ignore l'allemand) ce qui était au juste Guhard, et surtout que je suis seul responsable. » — à ce moment il y a eu des mur-mures dans la salle, et ce n'était pas de la moquerie. Et là on, je dois le dire, j'ai éprouvé l'une des plus puissantes impressions du bonheur de ma vie, ce fut, tout de suite après le jugement, quand j'ai entendu disenter sur moi les hommes de garde dans la cour devant ma cellule. Si vous en croyez par les ententes, mes chiens, mon cœur ont éclaté de fierté joyeuse.

En plus de cela, il y a eu une foule de petits détails agréables, une foule d'annonciations nombreuses de réjouissances secondaires, qui me donnaient l'occasion de vanter dans un quelconque détail.

Le seul ennui que j'aie eu, c'est que, le jour où l'on m'a arrêté, on m'a pris mes six petites lunettes et que depuis, personne n'a jamais pu savoir ce qu'elles sont devenues. Personnellement je n'ai jamais pu comprendre pourquoi ; quel qu'un de vous comprendra peut-être, à la longue, quoique maintenant que nous ne nous venons plus, cela n'est vrai mais plus beaucoup d'importance !

Un premier incident qui nous arriva en ce rentre n'ont été signalé ; il consistait vraiment un petit fait comique. Comme nous voyageions sur notre carrière, on nous était attachés pour discrétion, rien par un excellent cheval vers une destination hétéroclite, un passant rentrant du travail à pied nous demanda naïvement : « Il n'y a pas une place par moi ? »

Se n'avais pas eu avant, mais, à partir de ce moment, je perdis toute mauvaise humeur ou dépit de mon arrestation. Et depuis, j'ai toujours eu des occasions agréables et divertissantes. C'est ainsi que j'ai pu couper dans une flèche, obligeamment prêtée, d'une part un échiquier perché de tous où n'enfilaient les bûches des pieux, découper d'autre part. De cette façon j'ai pu jouer en paix sans que les voisins pussent brailler le jeu, quelle que fut leur turbulence juvénile. Fallait voir ce jeu fait de fil de fer et de bois, signé Jean, excusez amable à 100 mètres !

Il fallait aussi voir les Allemands s'impresser à jouer avec moi (qui ne pouvais causer aux autres prisonniers) comme s'ils désiraient tous me connaître, et prouver par leur amabilité

qu'ils déplacent ma situation et qu'ils auraient bien voulu faire quelque chose - mais quoi? - pour ne pas me voir fuiller (on s'y attendait des le début).

Ainsi n'est-ce pas seulement laisser parquer des amis que j'ai quitté le camp: à peu près tous ceux avec qui j'avais parlé, en peu s'en faut. Naturellement j'en ai dû y laisser aussi, aussi avec quelque regret, le plus beau de mon équipement, c'est à dire mon jeu d'échecs - quand je fus ministère, je changeai le texte de u règlement rigoureux dont j'ai été victime - !!

Or, depuis le jugement, les double rations (pour la main) de tout ce qui est comestible en favorable, dont je suis favori, avec une enthousiasme ceux qui s'imaginent que "Jean Ben" ne peut vivre sous autre orthographe (si j'ose à déplorables calambours). Au début je crus à un cuisinier fantaisiste, qui aurait voulu terminer par là une époque de son service par un festin capable de faire sensation, et je m'attendais à retourner à un ordinaire modeste, en homme de bon sens que je suis. Mais comme une abondance continue à régner de plus en plus telle, si que, de l'extérieur ou de l'intérieur toutes sortes de friandises ne cessent d'affluer, la seule explication valable, à laquelle je dus me rendre, était une surveillance collective touchant à Chalmers demandant si cela finirait les jours par moi, en disant que le mieux serait être de partir à peu par tous les moyens on me rendit "succulentes" les heures dont j'étais encore maître, en attendant qu'on sût si mon pouvoir, soutenu par mon avocat et les vœux de tous, arriverait à être rejeté ou non. Et de la part des officiers aussi, une amabilité très bonne et personnelle pour n'être que de la propagande, venant satisfaire tous mes desirs. Ainsi, en l'absence de mes lunettes ma recourse a été faite vaie d'être en mobilisant les lunettes d'essai de l'oculiste niché. Et mes chemises étant peu lumineuses, on a même été jusqu'à m'autoriser d'entrer dans le plus éclairé de tous les couloirs d'ici, avec tout mon matériel. Car le plus beau, c'est qu'on m'a prêté d'un matériel comme je n'en ai pas seulement: table, sans main, papier à ordonnance, crayon du mique, gomme, règle, couteau ("Et tout pour Jean!") comme disais ma petite sœur anti-fais) - et par dessus le marché, l'autorisation de travailler à tout ce que je voulais laisser après moi, que nul parti pourrait être utile - aux générations futures, peu parler me d'entendre!

C'est ainsi qu'en plus de cette lettre vous recevrez de moi par que un volume de remarques et réflexions plus ou moins scientifiques en pseudo jugiques. J'espère qu'elles intéresseront Papa, et surtout un professeur amical de joints de nu des dangers.

Je m'en vais donc disparaître dans les meilleures conditions possibles, après avoir passé

meur des millions d'hommes de condamner plus confortablement que tout d'autres semblerais, sans avoir subi aucun mauvais traitement - après avoir eu la chance de voir le sinistre tableau du monde de 1939 remplacé par les claires perspectives de 1944, et la nouvelle chance que ma condamnation m'ait permis le droit de penser que je n'y suis pas complètement étranger - après avoir de justes l'assurance et flatteuse ironie du sort qui m'a fait l'un des derniers fusillés français de cette guerre - avec l'agréable sensation d'avoir laissé peu-être le meilleur de moi-même, en plus de ce que j'ai pu laisser comme influence peut-être durable dans la vie de ceux que j'ai connus.

Et comme, dans les conditions où elle se produit, ma dernière pensée peut énoncer autant d'effet que le bien que j'aurais pu faire en un peu de vie supplémentaire, mon seul regret est le chagrin qui elle me fait, hélas, manquer de vous causer.

Mais, si vous voulez me faire rétrospectivement plaisir, ne soyez pas trop malheureux. De vous ai-je aimé pendant ces derniers 20 ans mais peu que vous ne m'en rendiez pas de vous. Les nees seuls ennemis. Ne soyez pas égoïste. Vivez sans continuer à faire progresser le monde, comme vous-même m'avez appris à le faire.

J'ai conscience, en ce plus aujourd'hui, combien tout ce que j'ai fait est au fond votre oeuvre, et je vous prie de faire quelqu'un de bien de chacun des enfants de vos petits enfants actuels et futurs - car je compte sur vous pour que les enfants de Ninette soient aussi dépourvus de toute illusion religieuse que moi, et que ce soit en pleine conscience qu'ils sachent faire leur devoir d'homme.

A propos d'enfants, si vous le pouvez, rattrapez vous un second fils de Jergand, un bébé de 5 ans, mais qui a de bon; vous m'en ferez plaisir en le faisant être un digne de reconnaissance. Vous pouvez avoir chez lui de vos objets m'appartenant. Vous son achetez. Ker Michel ou St Molf par Quirionde (Lore S. infirmer).

Don finir par un plaisantant, Papa y trouvera la solution des problèmes des 2 caméras mises dans l'un marque 5 ampères pendant que le premier n'en marque que 3.

En vous embrassant, mes chers, je vous envoie la conclusion de ma vie: être les 2 mondes cités: il n'est pas besoin d'espérer pour entreprendre, ni de raison pour persévérer - et: toute la sagesse humaine tient dans ces 2 mots: attendre et agir - il y a floce par ma signature: tout le bonheur de l'homme

tient dans ce devoir : agir et espérer

Joan.

P.S. Naturellement saluer tous ceux qui me sont chers.